

Le débat constitutionnel se poursuit...

Latouche vs Taylor, prise deux

VÉRONIQUE HIVON

Daniel Latouche et Charles Taylor se sont rencontrés pour débattre de la question référendaire, mercredi dernier, aux cafés-causeries de McGill Québec. Le professeur de sciences politiques à l'Université de Montréal, collaborateur au *Devoir*, et le

définies et articulées.

Daniel Latouche énonce désormais une idée de la souveraineté qui s'éloigne du nationalisme. Bien qu'ayant été longtemps un ardent adepte de ce mouvement, celui qui se faisait un plaisir de remettre ses travaux en français à l'Université de la Colombie-britannique devient de plus en plus méfiant face au nationalisme: « Plus je suis souverainiste, moins je suis nationaliste ».

De plus en plus convaincu du bien-fondé de la souveraineté, Daniel Latouche se méfie toutefois d'un rêve nationaliste « à la Chanoine Groulx ». Il rejette l'idée d'un « état ethnique », non pas parce qu'il voit chez les Québécois une propension à la violence, loin de là, mais tout simplement parce qu'il n'y voit ni but ni défi intellectuel.

« Ce qui constituerait un véritable défi, c'est un désir de toutes les communautés présentes au Québec de poursuivre l'élaboration de l'État québécois ensemble et à partir de points de vue différents. »

En ce sens, M. Latouche se réjouit de la présence de Messieurs Allaire et Dumont au

côté de M. Parizeau. « Si le Non gagne, la contribution de ces deux dissidents devra être reconnue. Différentes forces seront désormais en présence et le projet de société final pourrait bien être sensiblement différent du projet initial. Ceci ne ferait que confirmer la nécessité de faire la souveraineté à partir d'une coalition de forces distinctes ».

Vue sous cet angle, la souveraineté est selon Latouche un défi de taille qui, bien que contenant des risques, vaut la peine d'être fait puisque ce sont précisément ces risques qui rendent le projet ambitieux et digne d'exécution.

Pour sa part, Charles Taylor aborde la question, tel qu'il se plaît à le dire, en « philosophe ». Il affiche clairement son choix pour le fédéralisme, mais pour un fédéralisme bien redéfini.

Son discours gravite autour d'une thèse centrale: la notion de citoyenneté en tant que propriété répartie également entre tous les citoyens, doit être dépassée.

« L'égalité entre les citoyens a été confondue avec deux autres conditions, soit que tous les citoyens ont le même rapport avec le pouvoir et que la citoyenneté a la

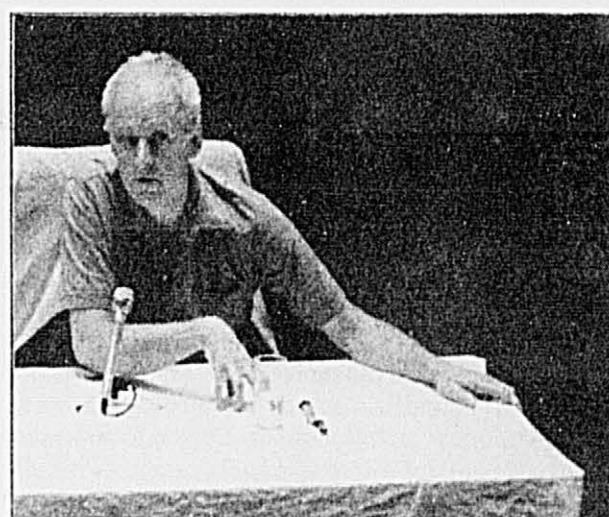
même signification pour tous les citoyens. Cette idée n'est plus viable. Je propose une thèse nouvelle privilégiant différentes sortes de citoyenneté et que je vois comme la seule voie possible pour le monde occidental de l'avenir. »

Selon M. Taylor, la conception franco-américaine de la citoyenneté égalitaire unique,



Daniel Latouche

professeur de philosophie à l'Université McGill nous ont fait part de leurs projets de société; des projets qui apparaissent sensiblement les mêmes mais dont les idées sous-jacentes semblent beaucoup mieux



Charles Taylor

ELIZABETH LISTON

bien que très séduisante, exclut l'arrangement de statuts particuliers et doit donc être mise de côté face à la réalité canadienne. Une fois cette idée effacée, la nouvelle entente

suite à la page 2

Les livres francophones: vente en chute libre

CHRISTINA MOLDOVAN

Depuis l'introduction de la taxe sur les produits et services en janvier 1991, la vente de livres a baissé en moyenne de 15% à travers le Québec.

Selon l'Association des libraires du Québec, c'est une conséquence directe de la TPS jumelée à la crise économique.

Contrairement aux autres produits, les livres sont exemptés de la taxe provinciale. Ce qui n'a pas empêché leur niveau de vente de baisser considérablement. « La récession de 1982 n'avait pas touché l'industrie du livre », soutient Mme Louise Rochon, directrice de l'Association, qui dénonce la TPS.

Le problème varie selon les régions. Dans la région des Bois-Francs, où les faillites se sont comptées par centaines, la baisse a atteint les 30%, alors que sur la Côte Nord, région beaucoup moins touchée par le chômage, les ventes se sont maintenues et ont même augmenté de 2%. « Il y a eu une baisse significative au niveau du nombre de bons lecteurs, affirme Mme Rochon. Ceux qui achetaient quatre à cinq livres par mois n'en achètent plus que deux. »

Parce que moins chers, mieux distribués et surtout mieux connus, les livres étrangers se vendent beaucoup plus facilement que ceux produits au Québec. Cela mène à une baisse de la production québécoise et à une augmentation du coût d'édition, d'où la hausse du prix du livre.

L'attitude des médias aggrave la situation: ils utilisent 70% de leurs ressources

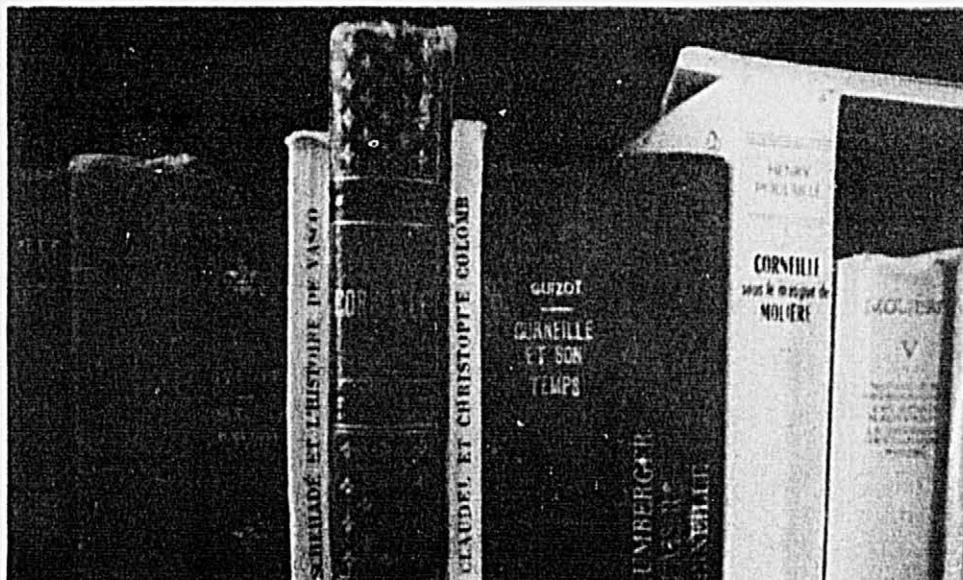
publicitaires pour promouvoir des livres étrangers et seulement 30% pour des livres québécois.

Inquiets par cette situation qui pourrait devenir critique, l'Association des libraires du Québec, en collaboration avec l'Association des éditeurs de livres francophones, lancent sur les ondes de Radio-Canada et de Télé-Métropole une campagne

de promotion du livre de 500 000 \$. Également, leurs démarches auprès des maires des villes les plus touchées ont abouti à l'injection de 3 600 000 \$ dans les bibliothèques scolaires. L'Association des libraires du Québec financera aussi un concours animé par Claire Lamarche à Télé-Métropole, ayant pour nom « Lettres à mon écrivain » et visant à inciter les jeunes à la lecture. Les éditions Gallimard, en France, ont utilisé avec succès la même stratégie.

Contrairement aux médias télévisés et malgré les 200 000 \$ qui seront alloués par M. Perrin Beatty, ministre des Communications du Canada, à la promotion du livre francophone dans les journaux, *La Presse* et *Le Devoir* ne prévoient aucune mesure particulière pour redresser la situation.

Optimiste quant aux démarches entreprises, l'Association des libraires du Québec estime toutefois que le gouvernement devrait s'impliquer plus énergiquement dans la promotion du livre publié au Québec. L'exemption totale de la TPS est la mesure la plus prise pour rétablir la situation. On envisage des pressions sur le gouvernement fédéral pour l'obtenir.



ELIZABETH LISTON

Y a-t-il une histoire des femmes?

JULIE MEUNIER

Mais où va donc l'histoire des femmes? Michelle Perrot, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris VII, traitait de cette question lors d'une conférence organisée par l'IREF (institut de recherche féministe), à l'UQAM.

C'est une question aussi ardue qu'importante, disait-elle, puisque l'histoire des femmes est une discipline qui n'existait pas avant les années 1970.

Il serait inexact de dire que des historiens ne se prononçaient pas sur la femme. Mais ils ne lui accordaient aucune importance « historique » au sens où on l'entend aujourd'hui. Pour Michelet, l'équilibre entre les sexes, c'était l'équilibre de la société. Sa théorie relevait d'un positivisme qui excluait la notion d'événement dans le domaine féminin. Il présentait la femme comme une personne axée sur la nature, avec un pôle blanc symbolisant la maternité et un pôle noir symbolisant la sorcellerie. À l'opposé, l'homme était associé à la culture. L'histoire de la femme n'existait pas. Ce n'est qu'en 1968 que les étudiants universitaires ont commencé à demander la création de cours sur l'histoire des femmes.

En 1970, le développement de cette histoire a débuté en France et aux États-Unis. Il faut mentionner ici le fait qu'il ne s'agissait pas d'histoires au pluriel mais bien d'une histoire de la femme, puisque rien n'avait encore été fait dans les décennies antérieures.

C'est en 1973 que s'amorçèrent les réels débuts de l'histoire de la femme en France. L'université Paris VII demanda à Michelle Perrot et à deux autres de ses collègues, d'organiser un cours qui allait s'intituler: *Les femmes ont-elles une histoire?*

À cette époque, il n'y avait pratiquement pas de recherches accomplies sur la femme, et l'absence de références concrètes rendait la tâche bien difficile aux professeurs.

Michelle Perrot ne savait pas de quoi parler et ignorait vers quels horizons la mènerait son entreprise.

1983 fut un deuxième point tournant. Cette année-là en effet, se tint un colloque sur l'avancement de l'histoire de la femme.

En 1987, Georges Duby entreprit d'écrire un livre sur le sujet. Son approche se basait sur trois choix: d'abord celui de couvrir une longue période de l'histoire, s'étendant de l'antiquité gréco-romaine à nos jours. Ensuite celui de se limiter dans l'espace. Seul l'Occident permettait une recherche sur la femme puisqu'il n'y avait pas de travaux disponibles en Orient. En troisième lieu, il devait se baser sur des choix thématiques en quelque sorte dictés par leur plan dans l'histoire. Une telle histoire ne pouvant s'écrire sans l'approche d'une femme, Georges Duby approcha Michelle Perrot pour lui demander de collaborer.

Cette première histoire de la femme, écrite en plusieurs volumes, allait amener de nombreux groupes à se pencher sur des aspects plus particuliers de la question.

Selon Michelle Perrot, il reste encore bien des trous à combler et bien des recherches à faire... Elle soutient que deux sources peuvent être utilisées pour l'avancement des recherches: l'une est une source anthropologique qui a trait à la famille, donc au rapport entre les sexes, et l'autre source provient du mouvement des femmes. Mme Perrot n'est pas intervenue dans l'histoire des femmes par le féminisme, mais plutôt par l'anthropologie, qui s'avère une démarche indispensable pour comprendre l'histoire médiévale.

On doit aller voir au delà de la perspective européenne, souligne-t-elle. Il y a déjà une demande de la part des femmes russes et algériennes. Michelle Perrot a terminé sa conférence sur cette affirmation: « L'avenir de l'histoire de la femme dépendra du rapport entre les sexes, car c'est ce rapport qui déterminera les différents intérêts pour le passé. »

Débat

Suite de la page 1

constitutionnelle apparaît comme parfaitement acceptable.

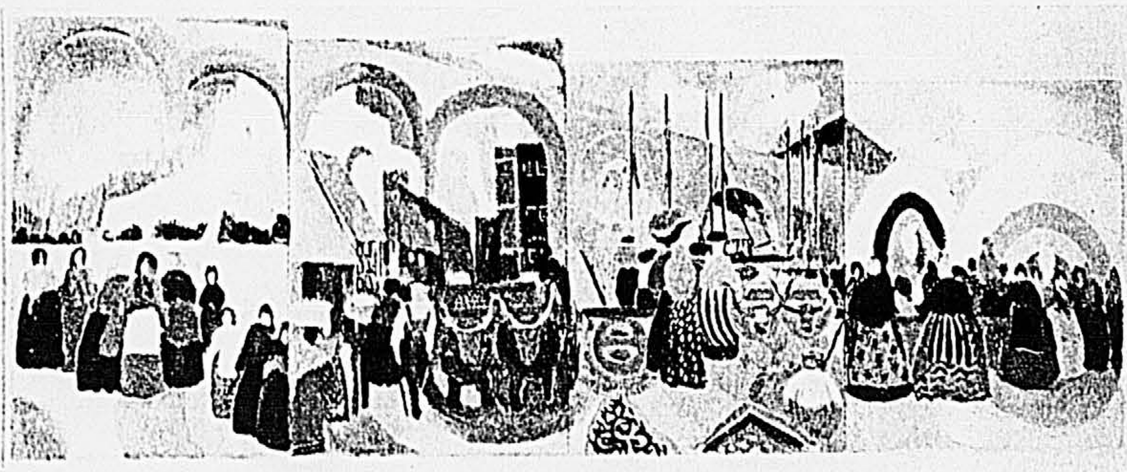
Taylor explique l'idée souverainiste en ces termes: « Les souverainistes, voyant l'impossibilité d'appliquer l'idée de citoyenneté unique au Canada tout entier, concluent que la seule manière de la faire respecter est de s'enligner vers une autre réalité, celle de l'indépendance ».

Ce que le philosophe reproche à la formule souverainiste, c'est le fait que, même si elle s'ouvre à la diversité, elle demande l'uniformité au plan de la citoyenneté politique et n'admet pas les compromis.

Cette idée de citoyenneté « à géométrie variable » ne plaît pas à M. Latouche. Selon lui, l'égalité au niveau de la citoyenneté politique apparaît essentielle dans une société où l'aspect économique prend de l'importance, et qui s'atomise incontestablement. En ce sens, Latouche soutient qu'une société doit posséder un sentiment d'appartenance reflété par des projets communs et non pas uniquement par l'idée d'être une nation diversifiée. Le seul but commun deviendrait dans ce dernier cas « la diversité pour la diversité et par la diversité. »

M. Latouche rejette la traduction qui est faite de l'idée de citoyenneté à contenu variable à l'intérieur de la nouvelle entente. « Une idée comme celle de la société distincte m'énerve beaucoup. Si je suis pour vivre au Canada, je ne veux pas avoir une sorte d'étiquette *Disney Land* politique. Il faut réaffirmer la République, celle du Québec ou du Canada. Selon moi, ça vaut la peine de tenter la création de la République du Québec mais ça ne m'énerve pas non plus de vivre dans la République canadienne. Ce que je refuse, c'est de vivre dans le *Disney Land* canadien. »

Les propos de M. Latouche font quelque peu sursauter M. Taylor. Selon lui, l'idée de « *Disney Land* politique » ne s'applique pas. Les gens se sentent appartenir au Canada par le fait de l'appartenance à leur communauté. « C'est une réalité, dit-il; il reste à décider si on la reconnaît ou non ». Selon lui, l'entente reconnaît cette réalité et, pour cette raison, il s'en fait le défenseur.





MARIE LOUISE GARIÉPY

A nos corps défendants

NATASHA BLANCHET-COHEN

Je suis restée hébétée à la lecture de l'article annonçant qu'une étudiante avait été violée et étranglée en attendant un autobus au coin de Vincent-d'Indy et du chemin de la Côte-Sainte-Catherine, le dimanche 20 septembre dernier vers 1h30 du matin.

D'habitude, je jette un coup d'oeil rapide sur les nouvelles qui traitent de cas où il y a eu brutalité. Certains jours, on détaille la violence qui a éclaté dans un couple, d'autres, on décrit une confrontation entre communautés ethniques, ou encore on rapporte une altercation entre policiers et citoyens. Dans ces cas, pendant une fraction de seconde, je m'attriste en reconstituant les circonstances de ces atrocités. Puis, aussitôt, je poursuis ma lecture du journal ou je me replonge dans mes réflexions.

Devant le meurtre de Chantal Brochu, par contre, je reste choquée. L'incident ne se raisonne pas. J'arrive d'ordinaire à m'expliquer d'autres circonstances de violence. On peut comprendre à la rigueur qu'une tension au sein d'un couple mène à des actes désespérés. Mais devant le cas de Chantal Brochu, toutes explications me laissent insatisfaites.

La cause en est simple. J'aurais vraisemblablement pu me trouver à la place de Chantal Brochu. En apparence, je possède tous les éléments de la victime de cette agression fatale: je suis femme, je fréquente les bars, cela m'arrive d'attendre l'autobus sur une rue relativement passante aux petites heures du matin.

J'accepte le fait que, dans plusieurs circonstances, une femme doive se battre avec un plus grand zèle que les hommes pour se tailler une place dans la société. Toutefois, cela m'enrage de constater que face à une agression qui a comme proie nos corps de

femme, nous sommes impuissantes. J'espère qu'il ne sera jamais question de vivre derrière un paravent!

D'autre part, j'essaie de me convaincre que l'événement est un cas isolé, l'acte irraisonné d'un psychopathe. Mais quoiqu'on en dise, il y a un lien entre cet événement et le regard équivoque des hommes qui se pose sur nous lorsque nous marchons dans la rue, attendons une boisson dans un bar ou achetons du lait au dépanneur. Justement, à ces moments, notre condition de femme nous gêne.

J'ai souvent l'impression que le problème vient du fait que tandis que nos corps sont agressés, ils sont glorifiés. Cependant, au lieu de louer les femmes avec respect, les mass-média projettent l'image d'une femme-objet. Que ce soit dans les photos de magazines, sur les panneaux publicitaires ou dans le cinéma hollywoodien, la femme est là pour provoquer. On présente la femme de la même manière qu'on annonce une barre de chocolat *Mars*: de la façon la plus alléchante possible. Alors, cela finit par donner l'impression qu'on peut consommer une femme comme une barre de chocolat. On déguste, puis on jette l'emballage.

Même si d'autres facteurs qui peuvent contribuer à expliquer l'acte insensé de cet homme, ce dimanche soir-là, je ne peux m'empêcher de croire que la surabondance de femmes qu'on nous présente à demi nues et sans âme contribue à l'irrespect qu'il a témoigné envers le corps de la femme. Il a dû s'imaginer que Chantal Brochu était une de ces mannequins fragiles, qui voulait exhiber son corps aussi ouvertement que devant une caméra. Elle a refusé. On connaît la fin de l'histoire: elle est morte. L'homme, lui, est encore en liberté.

Le McGill Daily français

rédaction en chef: Natasha Blanchet-Cohen
rédaction nouvelle: Sophie Brouillet
rédaction culture: Marie-Violaine Boucher
mise en page: Michael Stamm

Le McGill Daily

coordinator editor: Dan Robins
coordination nouvelles: Fiona McCaw
rédaction nouvelles: Dave Ley, Susan Vivian
coordination artistique: Zack Taylor, Chloé Town
coordination photo: Tony Revoy
rédaction scientifiques: Noah Quastel

bureau de la rédaction: 3480 McTavish, suite B-03, Montréal, Québec H3A 1X9 tél.: (514) 398-6784
bureau de publicité: 3480 McTavish, suite B-17, Montréal, Québec H3A 1X9, tél.: (514) 398-6790
no de fax du Daily: 398-8318

collaboration

rédaction culturelle: Kate Stewart

gérance: Marian Schrier, Joanne Pickel
tél.: (514) 398-6790

publicité: Olga Kontozissi, Boris Shedov
tél.: (514) 398-6791

photo composition, publicité: Rob Costain

Simon Sétto
Martin Houle
Julie Meunier
Luc Grenier
Marie-Louise Gariépy

Laure Neuville
Anne-Marie Labbé
Benoît LeBlanc
Katherine Caron
Valéry LaBranche

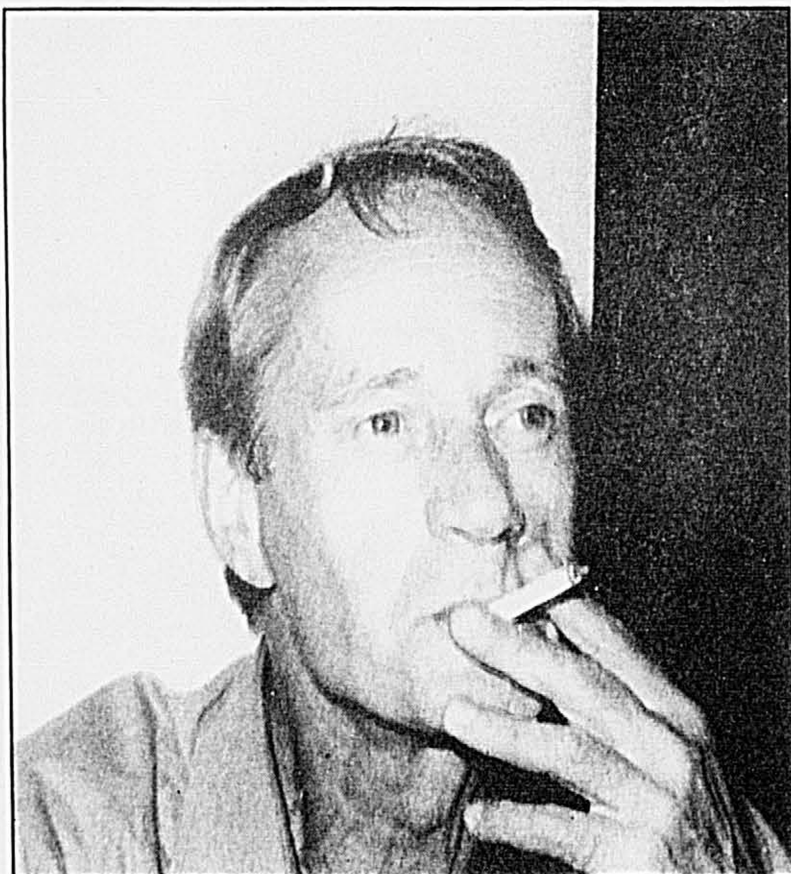
Le McGill Daily Français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source. (Sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés -incluant les articles de CUP et de la PEO). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par David Martin Development Inc. Le Daily est un membre fondateur de la Canadian University Press «CUP», de la Presse étudiante du Québec «PEQ», de Publi-Peq et de CampusPlus.

Avec Marc Favreau, on est

KATERINE CARON ET LUC GRENIER, AVEC LA
COLLABORATION DE BENOÎT LEBLANC

Faut d'la fuite dans les idées, avec et de Marc Favreau, au Théâtre St-Denis, jusqu'au 9 novembre.

Après avoir vu un spectacle de Sol, on est aux prises



MARIE-LOUISE GARIÉPY

avec une maladie transmissible verbalement: les jeux de mots.

Bien que Sol ait perdu son Gobelet, il est bien rare qu'il ne soit pas dans son assiette... Seul en scène, il effectue une rentrée remarquée au Théâtre St-Denis après cinq ans d'absence au Québec. Qu'il soit aux prises avec la justice ou dominé par les systèmes scolaire et médical, Sol demeure candide. Sa perpétuelle naïveté lui fait poser un regard tendre et magique sur les êtres et les choses qui l'entourent. Magique parce qu'il transforme tout.

Mais attention! Rien n'est gratuit avec lui. S'il réinvente le langage, c'est bien pour mettre en lumière le côté parfois burlesque de nos préoccupations quotidiennes. Il parle par exemple des *inéficasques bleus*, des *géants d'armes*, des *supertroupiers*, des *formes alités* de l'hôpital et des *déchirurgiens*... Son spectacle intitulé *Il faut de la fuite dans les idées* nous permet justement de fuir un moment pour ensuite rire du petit homme occidental moderne égaré dans une grosse machine bureaucratique.

Né de parents inconnus,

Sol a vu le jour en 1958. Depuis, il use son manteau troué et son vieux chapeau de feutre sur toutes les scènes de la francophonie. Marc Favreau nous le présente comme un extra-terrestre qui a cinq ans d'âge mental. Sol demeure un tout petit tout petit tout petit clown qui s'émerveille devant tout et s'évertue à nous raconter ses expériences avec le langage imagé d'un enfant.

« Avec Sol je peux tout faire », confie Marc Favreau. L'innocence de ce personnage est on ne peut plus féconde. Que de lucidité, que de poids dans ses propos en apparence légers comme un nuage! Il faut avoir les oreilles grandes ouvertes et parfois même cesser de rire afin de réfléchir une seconde sur le tragique de certaines réflexions.

On rit beaucoup dans ce spectacle. Toutefois, Marc Favreau insiste : « ne me parlez surtout pas de *stand-up* comique. Sol, c'est du théâtre! »

Cette précision, Marc Favreau y tient énormément. L'acteur disparaît en effet derrière le personnage de Sol, qui a sa vie à lui, même sans passé ni avenir. Marc Favreau doit se vêtir tous les soirs des attitudes, des préoccupations et des aventures de ce vagabond. De plus, Sol n'a pas besoin de faire rire pour exister.

Pourtant, Marc Favreau, lui, veut nous faire éclater la panse. Lorsqu'il choisit de parler des *polip'titchiens* traînés en laisse par les grands financiers, il sait bien qu'il va faire rire! Sol rappelle incessamment à Marc Favreau de regarder le monde avec les yeux d'un être *minuxcule*. Cet homme d'une grande modestie refuse de vieillir et c'est avec une poubelle et son personnage qu'il nous dresse en cent vingt minutes un saisissant portrait de notre monde actuel.

Marc Favreau se défend bien d'avoir voulu créer un personnage pour les enfants, même si l'expérience



en a voulu autrement. « On devait faire des spectacles pour les enfants, mais on écrivait pour les adultes. On a déjà fait un sketch sur l'anti-militarisme. »

Aujourd'hui, il ne subsiste plus de spectacles qui puissent réellement parler à un enfant, sinon l'éternelle allure clownesque. Ses thèmes sont connus, mais l'extraordinaire de son langage les renouvelle. Subtil, il promène ses mots partout où il y a du cloche. Lorsqu'on l'écoute parler

Un Québécois dans la vie de Henry Miller

MARIE-VIOLAINE BOUCHER

Le Père Miller, Essai indiscret sur Henry Miller, de Gérald Robitaille, collection « Littératures d'essai », Les Éditions Balzac, 198 p., 27,50\$.

Qui d'entre vous savait que Henry Miller, le grand Miller, avait eu pour secrétaire particulier l'un de nos compatriotes, un p'tit gars du Saguenay du nom de Gérald Robitaille? Eh oui! Ce monsieur, illustre inconnu ou à peu près, a côtoyé le colosse américain pendant près d'une vingtaine d'années, lui servant à la fois de garde-malade, de chauffeur, de correspondant et de confident. C'est du moins ce qu'il soutient dans un essai consacré à son maître, intitulé *Le Père Miller, Essai indiscret sur Henry Miller*. Publié pour la première fois en 1972, du vivant de Miller, le livre vient tout juste d'être réédité aux Éditions Balzac.

L'essai de Gérald Robitaille ne se veut ni une biographie, ni une enfilade de révélations scabreuses sur la vie intime de Miller. Le genre est plutôt indécis, le style familier et coloré, le tout portant essentiellement sur la relation qu'entretenaient Miller et Robitaille, sur la fascination qu'exerçait le premier sur le second. L'homme qu'était Miller nous y est bien sûr quelque peu dévoilé, mais par bribes, au travers de considérations diverses de l'auteur.

Gérald Robitaille ne ménage en aucun cas ses transports envers celui qu'il appelle tantôt

son maître ou *Dieu le Père* - d'où le titre du livre -, tantôt le tyran. Il le traite d'égoïste, d'obsédé, de « névrosé typiquement américain », pour ensuite vanter sa tolérance sans bornes, sa largesse d'esprit, sa générosité. Il aime Miller mais ne peut supporter de vivre éternellement dans son ombre. C'est la raison pour laquelle il l'abandonne en Californie, pour ensuite gagner Paris... et écrire à son tour.

Le livre de Robitaille a le défaut de trop souvent céder la parole à son auteur, au détriment du sujet présumé de l'essai, Henry Miller. Il s'écarte continuellement des anecdotes dont il nous fait le récit pour s'expliquer sur la politique, le Québec, son statut d'« Américain francophone », ses frustrations, ses rêves et ainsi de suite.

Néanmoins, le livre comporte quelques révélations intéressantes sur le compte de Miller. On s'étonne d'apprendre, par exemple, ayant lu *Tropiques* ou vu le film de Philip Kaufman, *Henry and June*, que rien ne concorde entre ce que Millera écrit et ce qu'il a réellement vécu, que seuls ses romans sont responsables du mythe qu'il est devenu. « Il fallait le voir à Paris, le petit gars de Brooklyn, écrit Robitaille. Absolument pas comme dans ses livres, où Paris, il le met

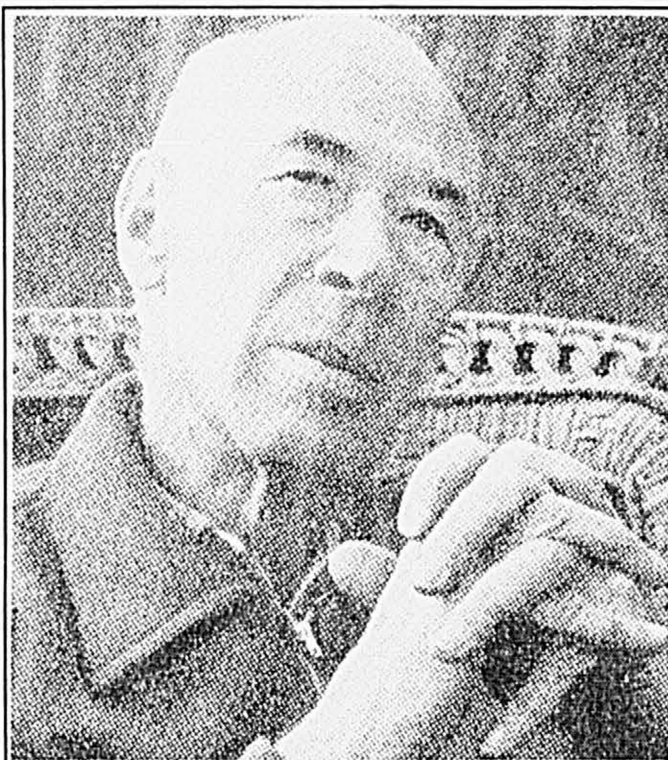
dans sa poche, le connaît de fond en comble, le domine, l'aime et le hait à la fois. Non, pas comme dans ses livres, où Paris est comme une putain - de loin si séduisante et de près... Non. Dans la vie c'est l'émerveillement

plus savoir vraiment ce qu'il en pense. »

On apprend d'autre part que c'est Miller lui-même qui a écrit la préface de *Tropique du Cancer*, pourtant signée par Anaïs Nin, que jamais il n'a pu revoir June sans pleurer comme un enfant, etc. Robitaille fait montre de beaucoup de générosité à l'égard du monstre sacré, parce que justement il le démystifie, tout en faisant de lui le « Christ du Sexe ».

L'essai de Robitaille n'a probablement d'intérêt que pour les *milleristes* - et il en existe - assoiffés de révélations inattendues sur leur dieu à eux aussi. Pour le simple amateur qui désire obtenir quelques précisions sur la censure ayant frappé Miller aux États-Unis jusque dans les années 60, qui veut des dates, des noms, une certaine chronologie, *Le Père Miller* n'est d'aucun secours.

Peut-être le livre de Gérald Robitaille vaut-il tout de même la peine d'être lu, par pur chauvinisme, histoire d'y voir un Américain francophile lu de par le monde s'écrier, au cours d'une soirée privée à Montréal : « Mais je comprends ce qui ne va pas ici. Les Français sont pleins de vie (full of life) et les Anglais sont morts. » Ce n'est pas le « Vive le Québec libre » du Président de Gaulle, mais tout de même...



Henry Miller

t moins sols



MARIE-LOUISE GARIÉPY

enir compte des
ultes. On a même
isme. »
grand chose de
amuser un jeune
vnesque de Sol.
ordinaire vitalité
poète ou critique,
a quelque chose
er, Marc Favreau

fait preuve d'un pessimisme inouï et c'est ce pessimisme caché derrière chaque émerveillement qui en fait un personnage imminemment destiné aux adultes. En effet, quoi de plus provocateur qu'un tel contraste pour montrer l'absurdité du monde.

En bref, Sol est estomaqué de la vitesse avec laquelle le monde a été créé; on le surprend à servir les tas qu'il a creusés lui-même et il donne même des conseils aux poissons: « Petit poisson qui veut grandir, apprend à lire entre les lignes ».

La langue de Sol ressemble à ses habits: elle est pleine de trous mais elle tient bien au chaud.

Montréal-ciné

MARIE-LOUISE GARIÉPY

Montréal ville de cinéma, à la Cinémathèque québécoise, 335 Maisonneuve est, jusqu'au 4 octobre.

Où peut-on voir Francine Grimaldi entre les bras d'Alain Delon, des billets de censure interdisant des films dans lesquels on... s'embrasse et des affiches du film *Jésus de Montréal* traduites en cinq langues? À l'exposition *Montréal, ville de cinéma*, présentée à la Cinémathèque québécoise.

Ce périple au travers des films qui rendent hommage à la ville de Montréal ne peut pas décevoir. On reconnaît ici et là tous les aspects du Montréal d'hier et d'aujourd'hui. Tout comme à la célèbre exposition Cité-Ciné, qui fut à l'honneur deux années consécutives au Palais de la Civilisation, on a reconstitué différents décors typiquement montréalais. Ainsi, on va de l'Ouest à l'Est en passant par la Main et un restaurant du plateau Mont-Royal.

L'exposition est parfois un peu déroutante vu le nombre imposant des pièces, qui sont présentées dans un espace plutôt restreint. Cependant, elle n'est pas inutilement alourdie par des explications

pompeuses. En guise de référence, on s'est tout simplement contenté d'exposer quelques critiques judicieusement choisies.

Aux côtés d'archives diverses, on retrouve une panoplie de photographies d'acteurs québécois comme Rémy Girard, Rita Fontaine ou Luce Guilbault, mais aussi d'autres vedettes étrangères de passage à Montréal, Jean-Paul Belmondo et Anouk Aimé par exemple. On ne se lasse pas de regarder tous ces visages que l'on avait eu l'audace d'oublier. Il faut aussi mentionner les magnifiques photographies des différentes salles de cinéma montréalaises qui y sont exposées.

Tous ceux qui aiment le cinéma québécois seront comblés par cette petite exposition très sympathique et très bien composée. À ceux qui craignent de ne pas connaître suffisamment la culture et les artistes d'ici pour apprécier ce que nous propose la cinémathèque, je dirais détrompez-vous. Oeuvres étrangères et vedettes invitées ont aussi leur place dans la famille du cinéma montréalais. De plus, n'est-ce pas là une belle façon d'appropriiser la culture québécoise?

Mais le plus merveilleux, c'est que tout cela ne vous coûtera qu'un petit dollar. L'exposition, qui dure depuis le début du mois de juin, se termine le 4 octobre.

Quand la poésie s'allie au rock

ANNE-MARIE LABBÉE

Francœur: exit pour nomades, de Pierre Bastien, avec Lucien Francœur, Jerry Snell, Vic Vogel, David Hince, présenté au Parisien

Le dernier album de Lucien Francœur, *Les gitans reviennent toujours*, date de 1987. Il faut dire que Francœur, en homme polyvalent, a fait bien du chemin depuis ses premières armes dans le show-business québécois. Le voici qui nous présente son autoportrait dans *Exit pour nomades*, un film que je qualifierais d'intéressant mais trébuchant dans sa tentative d'atteindre le cinéma professionnel.

À la fois poète, rockeur, professeur de littérature, animateur vedette à la radio CKOI-FM et maintenant à la télévision Quatre-Saisons, il est aussi l'éternel aventurier en cavale. C'est pour représenter ce débordement d'énergie que Pierre Bastien, qui a fait ses classes à l'Université Concordia, a décidé de réaliser ce long métrage sur Lucien Francœur.

C'est dans un contexte alliant la fiction et le documentaire que les Productions Imageries nous présentent une vision particulière et intime de Lucien Francœur. À 44 ans, Francœur nous apparaît plus en forme que jamais. On le suit à travers son vagabondage qui le mène de Montréal à New York, en passant par le trottoir des immortels sur Sunset Boulevard. En un peu plus d'une heure, on essaie de faire le tour de l'œuvre de Francœur, qui regroupe entre autres 22 recueils de poésie et 9 disques.

Pour ce qui est des documents d'archives, des bouts d'entrevue et des parties de spectacle, je crois qu'on a assez bien réussi à cerner les meilleures réalisations de ce poète des temps modernes. Les extraits de textes choisis sont accrocheurs et arrivent à donner,

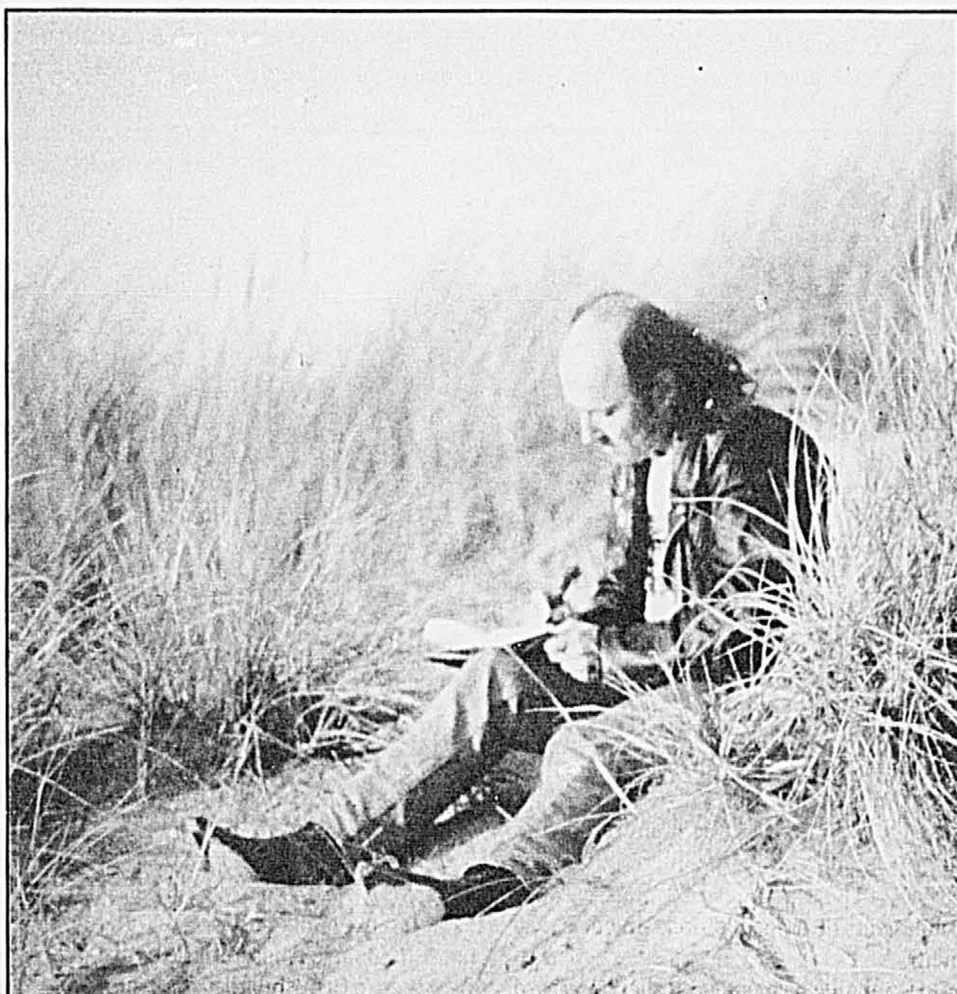
passionné par la vie et le rock. En fait, le film est un genre de cri du cœur qui se rend facilement accessible par la simplicité du personnage.

Lui qui vit ses passions à la vitesse de sa Harley-Davidson, parcourt aussi un chemin rempli de rebondissements les plus imprévisibles. Bien que Francœur ne soit pas toujours facile à cerner, on découvre la quête intérieure d'un homme derrière le personnage public qui a voulu s'afficher et déborder les limites de sa ville natale, Repentigny.

Celui qui avoue « avoir toujours un exemplaire de Rimbaud en guise de walkman », nous présente les grands maîtres qui ont guidé sa vie. Il y a bien sûr Rimbaud, l'adolescent rebelle, Billy the Kid le rockeur et Jim Morrison. Francœur se taille une place au milieu de ces héros et lance un message aux rock' n' rollers, « ceux qui ont doublé trois fois leur secondaire 3 et qui veulent vivre dans l'immédiat », afin qu'ils n'aient pas peur d'exprimer ce qu'ils ont sur le cœur.

J'ai bien aimé le côté rebelle du poète qui nous amène à la découverte de son univers tout à fait québécois dans le sens le plus pur du terme. Le seul reproche que l'on puisse imputer au film est le manque de concision du scénario, qui se balade entre la réalité, les personnages fantastiques joués par Francœur ou encore ceux croisés dans son entourage. Ces personnages fantômes qui hantent Francœur semblent avoir été incorporés pour mettre un peu d'humour dans le film alors qu'ils nous laissent plutôt un goût amer.

Enfin, si vous aimez les découvertes ou si vous êtes déjà un fan de Francœur, vous apprécierez le divertissement. Par contre, ne vous attendez pas à une qualité cinématographique à tout casser et gardez vos réserves!



IMAGERIES P.B. L'ITEE

Lucien Francœur, le poète

Regard sur la PGSS

Entrevue avec la présidente Tamara Myers

MARTIN HOULE

Vendredi matin, 10h00. Le Thomson House a l'air d'une maison dans laquelle ses propriétaires roupillent paisiblement. Mais cela n'est qu'une illusion, bien sûr...

Soudain, de l'extérieur, j'aperçois le visage d'une femme surgir de l'une des fenêtres du deuxième étage. Je n'ai eu le temps de compter jusqu'à trois que ce même visage m'apparaissait là, en face de moi, m'ouvrant la porte de son château.

-Vous êtes Martin Houle? Vous pouvez entrer...

Car n'entre pas qui veut dans ce quartier général de la PGSS, la *Post-Graduate Students Society* de l'Université McGill. Dès 11h30 et ce, jusqu'aux petites heures du matin, un portier est là pour vérifier les entrées et sorties de chacun. Pour y entrer, il faut être membre (c'est-à-dire être étudiant de maîtrise ou de doctorat, ou bien payer 80\$ par an pour la carte). Mais si l'envie vous prend d'aller y faire un tour et que vous n'êtes qu'au bac, un conseil: liez-vous d'amitié avec un(e) étudiant(e) de maîtrise ou de doctorat; ils ont tous droit d'amener deux invités au Thomson House!

Revenons à la femme qui m'ouvrit la porte. C'était la présidente de la PGSS, M^{me} Tamara Myers. Nous montâmes au deuxième étage, dans la salle de réunion...

Profil d'une association d'étudiants de cycles supérieurs

Fondée dans les années 1940 et incorporée en 1973, cette société sans but lucratif regroupe les quelques 5000 étudiants de niveaux supérieurs de l'Université McGill.

Comme le souligne sa présidente, la mission première de la PGSS est plutôt d'ordre politique. En effet, elle a le mandat de représenter ses membres au sein de différents comités, que ce soit au niveau de la communauté mcgilloise (par exemple, au Conseil de la Faculté d'Études Supérieures, au Comité de la Coordination des Services Étudiants, au Comité Sénatorial sur les Étudiants Handicapés, etc) ou bien à celui de la société en général (par exemple, la PGSS est en contact avec la Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Science, Mme Lucienne Robillard; l'association étudiante fut même sollicitée pour déposer un mémoire à la fameuse Commission Bélanger-Campeau). En un mot, de par le prestige des gens qu'elle représente, la PGSS constitue un organisme jouissant d'un poids politique non négligeable sur la scène universitaire, provinciale et nationale.

La seconde mission de la PGSS est plutôt d'ordre social. D'abord, c'est elle qui régit les services offerts au Thomson House (le bar, la salle à manger, la location de salles de conférences, etc). De plus, elle offre à ses membres des subventions en argent afin d'aider financièrement certaines activités académiques propres à chaque département comme, par exemple, un journal, une conférence, un symposium, etc. Des bourses de voyage sont aussi accordées aux étudiants qui iront donner des conférences à l'extérieur de la ville, au Canada ou à l'étranger. D'où provient cet argent? «Entièrement des frais imposés à nos membres», de dire M^{me} Myers. «Nous ne recevons aucune subvention, que ce soit du gouvernement ou d'autres

instances, publiques ou privées.»

Profil d'une présidente

M^{me} Myers est donc à la tête d'une boîte respectée, non pas tant à cause de son pouvoir financier (...5000 étudiants payant environ 80\$ par année) que de par sa notoriété dans le monde universitaire.

Tamara Myers a 28 ans. Bien qu'elle vienne de Toronto, elle compléta son bac à McGill, retourna chez elle pour y faire une maîtrise, et depuis maintenant un an, elle revient effectuer un doctorat en histoire.

Elle est consciente de ses limites. Elle sait que le domaine de l'histoire en est un difficilement commercialisable dans notre société, mais elle s'en fout. Il y a longtemps qu'elle a décidé de vivre ses passions: l'histoire et le féminisme. De ses passions, elle a fait son sujet de thèse de doctorat: «l'histoire des femmes criminalisées». De ses passions, elle a fait ses outils de combat. «Je sais, dit-elle, que même en écrivant une thèse de doctorat, cela ne vaudra pas nécessairement dire que j'aurai un impact direct sur la société. D'ailleurs, cela est une des raisons pour lesquelles je me suis engagée dans la PGSS. Une partie de moi désire... ou plutôt a besoin d'être activiste.»

De ses passions, elle teinte fortement son discours; elle n'hésite pas à faire référence à l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique pour légitimer ses propos, ni à condamner notre société, trop souvent injuste à l'égard des femmes. «En étudiant l'histoire, je me suis aperçue que les lois ont été mises en place pour ne profiter qu'à une faible portion de la population, et les femmes n'ont certes pas toujours été les bénéficiaires de toutes ces légiférations...»

Opinion d'un membre

A un moment de l'entrevue, le vice président des relations extérieures, M. Eugenio Bolongaro, est venu mettre son grain de sel dans la conversation. On parla alors d'éducation, de politique, d'égalité, bref, de toutes ces choses sur lesquelles reposent les bases de la réussite de la société de demain...

«À force d'axer son enseignement et ses recherches uniquement sur les réussites commerciales liées au secteur privé, l'université finira par ne former que des technocrates», mentionne le VP. La présidente aussi partage son avis et renchérit en abordant le problème de l'accessibilité à l'éducation. Plus tard, on parlera de l'autodétermination des peuples, du Québec, du référendum. M^{me} Myers n'hésite pas à dire son avis: «J'ai toujours été convaincue que



Tamara Myers

MARIE LUISE GARIÉPY

le Québec devait avoir un référendum sur la souveraineté. Il doit décider s'il veut demeurer au sein du Canada ou partir. C'est le propre du droit et de la démocratie...

Ainsi, après plus d'une heure

d'entretien, je sortis du Thomson House, réjoui. Réjoui de la discussion qui venait de s'y tenir, réjoui d'avoir rencontré des personnages sages, déterminés, réfléchis, conscients, impliqués... en un mot, des personnages d'une grande probité.

Thompson House

...ou le refuge des futurs maîtres et docteurs

MARTIN HOULE

Durant votre heure de lunch, vous est-il déjà arrivé de vous aventurer à vouloir traverser la rue du Docteur Penfield et de vous balader sur le tronçon nord de la rue McTavish? Si tel est le cas, vous avez sûrement aperçu sur votre gauche une magnifique résidence de style ancien, faite de pierres blanches taillées, et dont le grand escalier vous conduit jusqu'à une porte rustique faite de fer forgé. Et bien, ce petit château, c'est le Thomson House ou, si vous préférez, le QG de l'association des étudiants de cycles supérieurs de l'Université McGill...

Un peu d'histoire

Construite en 1934, cette maison fut la dernière à être érigée à l'intérieur du fameux «Golden Square Mile», ce quartier où ont

habité les plus riches familles canadiennes.

En octobre 1968, l'Université acheta cette maison, jadis nommée «Maison Charles Édouard Gravel». Depuis 1969, elle sert à abriter les locaux de la PGSS, la *Post-Graduate Students Society*.

Mais pourquoi diable cette maison ne s'appelle-t-elle plus Gravel, mais Thomson House?

Simple. D'abord, il faut savoir que David L. Thomson fut le doyen de la Faculté des Études Supérieures et de la Recherche de 1942 à 1963. En 1951, il créa un fonds spécial afin d'avoir un centre pour les étudiants de cycles supérieurs. C'est donc en son honneur qu'en décembre 1971, on décida de nommer «Thomson House» l'édifice qui allait servir de nouveau refuge aux futurs maîtres et aux futurs docteurs.



MARIE LUISE GARIÉPY

Cher lecteur,

Tu te sens seul?

Ta maman et ton
papa t'ont abandonné?

Tu éprouves un
urgent besoin
... d'Amour?

Ton âme sœur
se trouve sans aucun
doute au Daily
français.

Viens la rencontrer,
mardi à 17h30
au Union B-03.

Ads may be placed through the Daily business office, Room B-17, Union Building, 9h00-14h00. Deadline is 14h00, two working days prior to publication.

McGill Students (with valid ID): \$3.50 per day, 3 or more consecutive days, \$2.50 per day. McGill Employees (with staff card) \$4.50 per day, 3 or more consecutive days, \$3.50 per day. All others: \$5.00 per day, or \$4.00 per day for 3 or more consecutive days. (Prices do not include applicable GST or PST). For more information, please visit our office in person or call 398-6790 - WE CANNOT TAKE CLASSIFIED ADS OVER THE PHONE.

The Daily assumes no financial responsibility for errors, or damage due to errors. Ad will re-appear free of charge upon request if information is incorrect due to our error. The Daily reserves the right not to print any classified ad.

1 - Housing

APTS/ROOMS to Let. Furnished room for rent in modest Westmount home. Share 8 room house with one non-smoker. Immediate short or long term. 481-5911.

Large, sunny 4 1/2, to share in ghetto. Heat, electricity, water, buzzer included; hardwood floors, balcony. Two closets in your room. \$350/month. Call 284-2142.

For rent - Large 3 1/2, Plateau Mont-Royal. Terrace in back. Immediate occupancy. 879-6719 Denise.

ONE MONTH RENT FREE. 5 1/2, ideal for sharing. Near McGill E. gate. Parking available. #2 - 3562 Lorne Ave. Negotiable 842-5365.

Sutton Ski Chalet - 3 bdrm, fully furnished & equipped. Walk to hill. Cross-country from the door. \$3950/season. Everything included. 933-8611, 341-3767.

McGill Student looking to share an apartment in NDG area, \$215 per month. Call Michaela or Lianne at 483-4158. Leave a message.

2 - Movers/Storage

Moving/Storage. Closed van or truck. Local and long distance. Oil-Tor-Van-NY-Fla. 7 days 24 hours. Cheap. Steve 735-8148.

Moving Service Available. Alex 324-3794.

3 - Help Wanted

Community newspaper (St. Lambert) requires part-time reporter. Bilingualism, experience essential. Send C.V., samples of work to P.O. Box 426, Westmount, Quebec H3Z 2T5.

GROUP LEADER NEEDED for Dawson Israel Semester Program - Jan 18-May 19 1993. Qualifications: Experience working with youth, previous visit to Israel. Knowledge of Hebrew. N. Parry 931-8731 loc. 1473 / 486-2076.

Computer Tutor needed. QuarkXpress, Illustrator and image scanning. Will pay \$25/hr. Linda 845-0042.

MAKE MONEY & BE YOUR OWN BOSS! We Need 3 Marketing Reps for Your Region. Give Us A Shout - 1-800-567-4536. We Are...The National Student-Sales Force.

5 - Typing Services

Success to all students. WordPerfect 5.1. Term papers, resums. 24 yrs. experience. \$1.75 double space, 7 days/

week. Rapid service. On campus - Peel/Sherbrooke. Paulette Vigneault or Roxanne 288-9638, 288-0016.

Term papers, theses, CV's typed accurately by experienced typist. Reasonable. Looks good on a laser printer. Located in the "ghetto." 843-3449.

Bilingual quality typing service at low cost, on IBM PS/1 and HP Deskjet printer. Pick-up and delivery guaranteed. Call 685-6346, 947-6727.

Word-processing of term-papers, theses, reports, etc. Experienced. WordPerfect 5.1, laser Printer. Reliable, accurate, fast. Good rates. Close to McGill. Call Brigitte 282-0301.

Word Processing: Special rate for students! WordPerfect 5.1 - laser printer. Research/term papers, theses, C.V. pick up and delivery. Angela Tel.: 485-3750 Tel./Fax: 485-4510.

6 - Services Offered

C.V. PAR DETENTEURS DE MBA. Rabais pour étudiant(e)s. Membre Bureau d'éthique commerciale. 300+ étudiant(e)s satisfaits. Conseiller à travail pour Proctor & Gamble, Heinz et General Foods. Prestige (Rue Guy) 939-2200.

Excellent care for your youngster with activities, toys and hot meals, in home daycare in downtown. Mano:288-4326.

7 - For Sale

EXXADOWN COATS, moved to 1445 Bleury (north of Ste-Catherine). Parkas \$149, Long Coats \$149+ (value \$225), Children's Outerwear \$75+. Great prices. Top brands. 842-3465.

GALERIE ETRE opens up her inventory to you. Books - Philosophy, Art, Literature. Embroideries from aristocracies across continents. Paintings, drawings. Used & unused clothing Size 7-9. All at student prices. Next to Union Bldg. 393-9827.

Furniture: a couch, seats 3-4, with matching chair, foot stool & rug. *All for \$150. Please call 845-4062 (or leave a message). GREAT (WOOD) CONDITION!

Peugeot - 12-speed racer. Great condition. Alloy frame & rims. Racing tires. Negotiable. Olga 398-6790 (w) 287-9091 (h).

New ImageWriter printer for sale. Compatible with all Apple Macintosh computers. Costs 600 dollars new, will sell for half. Call 284-5121, and receive a free gift.

Bomber Jackets \$69.95 (Black,

CLASSIFIEDS

Navy, Wine, Green, Grey). Wide choice of boots, pants, socks, fashion Misty Mountain jackets. Down coats great prices, CANAM 1445 Bleury.

Artist Attention. Stones beginning \$1.00. Australian opal \$1.50 plus Big choice of stones, jewels, etc. Nora Stones & Minerals. 3575 Parc Ave. lower level.

CAMPUS BARTENDING GUIDE. 100's of shooter/cocktail recipes. Exciting new drinking games. Send \$5.99 cheque/money order to DCH Enterprises, P.O. Box 896, Succ. Place du Parc, H2W 2P5. Money-back Guarantee.

12 - Personal

McGILL NIGHTLINE

Did you miss us? We missed you...Let's catch up. **McGill Nightline 398-6246**

Bilingual medical student seeks native Dutch-speaking person for language exchange. Stéphane 449-4777.

LOSE WEIGHT - UNDER \$50.00! 20lbs.+ in one month. Maintain good condition. Products all natural herbal based. 100% guaranteed. Doctor recommended. Call Kevin 845-0302.

13 - Lessons/Courses

Come and practice your French with francophones. Club Hall 1/2. Half. Tel.: 465-9128.

14 - Notices

Self-Help Group with eating disorders. First meeting Oct. 1st, Union Room 435, 6:00 p.m. Break free from the obsession. For more info: Dot or Tamara 398-2700.

Confused or Curious? LBGM (lesbians, Bisexuals, Gays of McGill) is restarting peer counselling. Anyone interested in finding out about LBGM or has questions about their sexuality is welcome to drop by room 417, Shalner or call 398-6822. Hours are during lunch and 7 to 10, Monday through Friday.

Walk-Safe Foot Patrol: We are now in service. Call us for a walk home, we're waiting to hear from you. Mon.-Thurs. 6:30-12:30, Fri. & Sat. 6:30-2:30 a.m. 398-2498.

Want to Talk? LBGM (lesbians, Bisexuals, Gays of McGill) sponsors two discussion groups at the Yellow Door, 3625 Aylmer, above Milton. A coming out support group meets at 5:30, and a discussion group meets at 7:30. A great way to find out about yourself and others.

ST. MARTHA'S IN-THE-BASEMENT: An informal, non-denominational Christian community meets every Sunday 10:30 a.m., basement United Theological College, 3521 University. 398-4104. Everyone welcome.

17 - Parking

Parking space wanted. Must be close to McGill University. Call 465-2149 after 11pm.

VOLUNTEERS NEEDED

The McGill Volunteer Bureau will be hosting a symposium on

Wed. Sept. 30th

at 3480 McTavish in
The Shatner Ballroom

between 10 am and 3 pm.

Volunteer Organizations like
The Royal Vic., Dans La Rue, Social Justice...
will be recruiting and informing!

Au ♥ de Montréal



RESTAURANT SHOWBAR

1106 de Maisonneuve Ouest • 845-9002

LA TAVERNE

1107 Ste-Catherine Ouest • 844-6769

NOTICE

MARS
will be closed
OCTOBER 2nd

La communauté latino-américaine :

Désintégration

VALÉRY LABRANCHE

La communauté latino-américaine reflète bien la difficulté croissante qu'éprouve la société d'accueil à intégrer ses immigrants. Par exemple, les nombreux mois d'attente que doivent subir les arrivants avant d'avoir accès aux cours de français les empêchent d'intégrer le marché du travail. A cause de cela, la délinquance s'installe chez les jeunes. Aux plus vieux, l'instinct de survie dicte d'apprendre l'anglais car la disponibilité des cours de cette langue est plus grande.

Éloignement progressif

La première vague d'immigrants latino-américains, réfugiés politiques militants, était très scolarisée et s'est bien intégrée à la société d'accueil. La culture latine des deux peuples et les similarités des objectifs collectifs durant les années soixante-dix ont créé une complicité entre les deux cultures. Le nationalisme de type socialiste a rapproché l'élite intellectuelle latino-américaine et celle d'ici.

Cette complicité devait s'estomper avec la seconde vague qui était principalement composée de techniciens. Moins scolarisés, ils étaient aussi plus froids face aux revendications québécoises. Plus

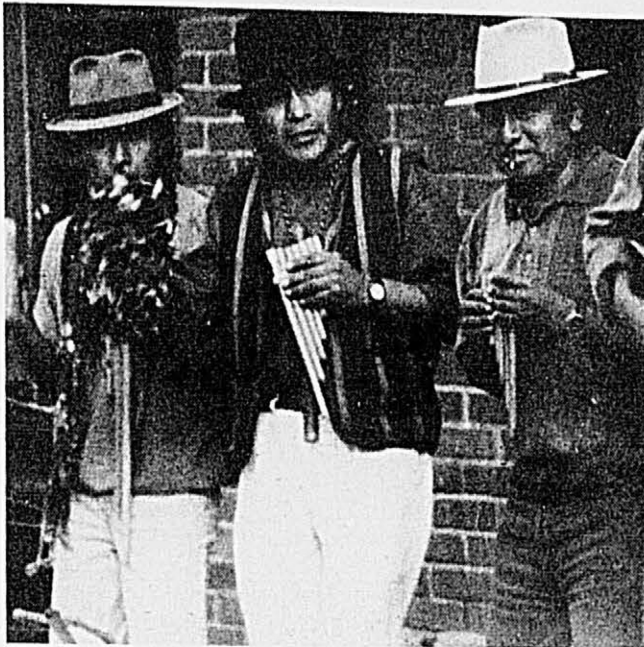
importante toutefois était la difficulté croissante à se trouver du travail (le marché québécois n'offre que peu d'emplois aux semi-professionnels).

Contrairement aux précédentes, la troisième vague d'immigrants latino-américains au Québec était formée d'individus non-scolarisés, ouvriers et paysans. Ces derniers réfugiés souffrent le plus de

mauvaise intégration aujourd'hui. Comme le souligne Jorgo Guerra, président du Congrès hispano-canadien (région de Québec) « l'écart entre la communauté agricole latino-américaine et la communauté urbaine québécoise s'est agrandi depuis les années soixante-dix. Aujourd'hui donc, le rapport n'est plus le même, ce n'est plus le même rapprochement. »

Lenteur du système bureaucratique

Ces hommes et ces femmes attendent parfois jusqu'à 5 ans avant que leur soit reconnu le statut de réfugié. Ainsi, la réunification des familles est souvent très lente. Les



ELIZABETH LISTON

ces conditions d'insouciance et d'indifférence, il devient alors très difficile d'accélérer le processus. « Le problème, avec l'attente du statut de réfugié c'est tous les autres problèmes que ça engendre. Les gens en attente du statut n'ont pas les mêmes droits que tout le monde » explique M. Guerra.

C'est donc un cercle vicieux qui s'installe : l'attente crée la délinquance,

désunions et autres drames sont fréquents. Par exemple, ces situations où des enfants, bien intégrés dans le réseau scolaire, sont obligés de quitter ce pays pour retourner dans leur pays d'origine.

Bien que le gouvernement fédéral soit responsable des réfugiés, le gouvernement du Québec n'exerce pas de pression pour que la situation bouge. Dans

la délinquance encourage la discrimination et la discrimination incite à un isolement et à une absence d'intégration. « Tout ça est une bombe à retardement. Après, on accuse les immigrants de vivre aux crochets de la société. On ne peut pas se plaindre de ce que les gens ne veulent pas se franciser si on ne met pas à leur disposition l'infrastructure nécessaire pour qu'ils se francisent et s'intègrent.

C'est contradictoire » précise le président du Congrès hispano-canadien.

Double discrimination

Selon les statistiques, les femmes s'intègrent plus rapidement que les hommes à la société québécoise. Mais à quel prix? Bien que plusieurs d'entre elles soient qualifiées, la situation économique et la discrimination en confinent beaucoup au travail domestique. Les salaires sont dérisoires et les conditions de travail déplorables. On rapporte de nombreux viols parmi ces femmes.

« L'avenir de la communauté est sombre si on la laisse pourrir » ajoute M. Guerra. Pourtant, le niveau d'instruction supérieur à la moyenne et la volonté de fonctionner adéquatement en société existent à l'intérieur de la communauté. Les ingrédients parfaits pour une bonne intégration socio-économique sont présents. « S'il y a collaboration entre la communauté d'accueil et la communauté latino-américaine, l'entreprise réussira. »

Activités

Aidez à préparer l'ordre du jour de l'assemblée générale de la SSMU. Une réunion de l'atelier 1 (Droits étudiants) aura lieu aujourd'hui à 17h au local 310 du pavillon Union. L'atelier 3 (gouvernement universitaire) se réunira à 18h au local 110 du Arts Building. Tout le monde est bienvenu.

Ce soir, de 19h à 21h, réunion du McGill literacy council, local 302 du Shatner building.

Réunion d'Amnistie Internationale McGill, ce soir (et tous les mardis) 18h30 au local 435 du Centre universitaire. Pour plus d'informations composez le 286-0502.

L'Association des étudiants de littérature française tiendra une assemblée générale, jeudi, le 1^{er} novembre à 17h au Café Colette (Salon des étudiants) du Peterson Hall.

Association internationale des étudiants intéressés à l'économie et au commerce (AIESEC McGill) tiendra une Journée-carrières, le mardi 6 octobre à la salle de bal du pavillon Union, de

10h à 16h. Les responsables du recrutement de 37 compagnies seront présents.

Le département d'Anglais présente une conférence de P. D. James intitulée « Murder and Mayhem: The Craft of the Detective Novel », mardi 6 octobre à l'auditorium Fieldhouse, local 132 du pavillon Leacock, à 16h.

Marta Marta Danse présente Conditions Critical, les 6, 7, 8 et 9 octobre à 23h, au 372 rue Ste-Catherine ouest, #303, Métro Place-des-Arts. Pour réservations ou informations composez le 393-3771

Le Parlement Étudiant du Québec, un organisme étudiant organisant une simulation parlementaire annuelle pour les jeunes de 18 à 25 ans est présentement en pleine campagne de recrutement. Pour plus d'informations ou pour vous inscrire, composez le 285-2418.

26^e Congrès International UNIV. Un groupe de travail se penchera sur ces sujets : rencontres de réflexion, visite aux hopitaux, etc. Pour informations, contactez Marisa Donado ou Sonia Mata au 733-1781.

Lettre

Un Montréal sans accent

J'ai été très déçu à la lecture du *Student Handbook and Agenda 1992-93*, distribué gratuitement à tous les élèves entrant à McGill cet automne: particulièrement, en ce qui concerne la description de l'histoire de Montréal par Dave Ley, un texte incomplet troué d'omissions qui ne sont pas acceptables, ni justifiables.

Son pseudo-historique commence par une petite mention de la présence des Amérindiens et des Canadiens-Français aux débuts de notre petite métropole de Montréal. Après ça: pouf! Disparus. La communauté anglophone a fait tout le reste. La communauté anglophone a développé Montréal, elle est responsable pour sa prospérité. Des grands noms comme Molson cachaient sous leurs ombres des « petty francophone bourgeois ».

à McGill. En lisant ce texte, ils croiront faussement que la population francophone fait simplement partie du décor de Montréal et alors qu'elle en est le cœur. Son texte enlève l'accent aigu de Montréal: malheureusement, ce n'est pas *Montréal* sans accent qui est la deuxième plus grande ville francophone au monde après Paris. Le manque de temps pour mettre sur pied le *Handbook* ne peut justifier ces omissions. Un texte qui ne donne pas toute l'information donne de la mauvaise information. Et ce qui fait encore plus peur est le fait que l'auteur de ce texte est un rédacteur supposément responsable du *Daily*: Si ses omissions sont involontaires, on pourrait douter de sa compétence comme journaliste; si elles sont volontaires, on pourrait douter de sa compétence comme Montréalais...

ADAM MIZERA

U2 Génie Mécanique

Le *Handbook* est un véritable guide pour les étrangers qui viennent

Le Daily Français

a besoin

d'amour!

rendez-vous

demain

à 5h30

au Union B-03